

Quais du polar 2020 - Édition virtuelle

Textes d'auteur.es confiné.es

Dominique Sylvain
Paris, jour 12 du confinement

Chèreoureuse, cher amoureux du polar,

Cette année, nous n'aurons pas l'occasion de nous rencontrer « en vrai », à Lyon. Cette situation n'est franchement pas drôle, pour autant elle n'est pas si triste que cela.

Il y a toujours un peu de soleil dans l'eau froide, vous le savez bien. Pour pallier cette impossibilité, et meubler nos longues semaines de confinement, pourquoi ne pas utiliser le carburant de la littérature ? C'est-à-dire l'imagination ?

C'est en effet à une conversation imaginaire et non pas virtuelle que je vous invite.

À celle que nous aurions pu avoir vous et moi si, après avoir franchi la porte du palais de la Bourse, à l'occasion de l'édition 2020 de Quais du Polar, vous vous étiez dirigé(e) vers le stand du libraire qui m'aurait accueillie, ainsi que d'autres auteurs.

Je suppose que vous auriez voulu en savoir un peu plus sur *Une Femme de rêve*, mon dernier roman publié en janvier dernier.

Et voici à peu près l'échange que nous aurions pu avoir :

— Bonjour Dominique, j'aimerais bien savoir quelle a été votre idée de départ pour ce roman...

— Bonjour. Vous savez, je suis nulle au bridge, à Carcassonne ou à Civilization et je n'apprécie guère l'ambiance des casinos, mais s'il y a un domaine dans lequel j'aime jouer, c'est celui du roman. *Une Femme de rêve* part d'une question « joueuse » : et si, au lieu du coupable, mes protagonistes se mettaient en quête de la victime ?

— Ah oui, c'est rigolo. Et un peu étrange...

— Une idée pas si étrange que cela en ce qui me concerne : les thèmes qui me font vibrer depuis mes débuts en 1995, avec *Baka !*, sont liés à la question de l'identité. Qui sommes-nous donc ? Individuellement ou tous ensemble, et que voulons-nous ? Ce n'est pas vraiment que j'aie besoin d'une réponse, mais j'ai besoin du voyage. La question est une flèche qui file vers une cible que personne n'a eu l'idée de fixer au mur.

— Comme dans le tir à l'arc japonais ?

— Oui, oui.

— Je comprends ce que vous voulez dire mais, pardonnez-moi, ça me semble un peu théorique. Vous n'auriez pas quelques infos plus concrètes ?

— À l'occasion d'un festival, qui m'amenait pour la première fois à Oléron au printemps 2018, j'ai rencontré une universitaire enseignant le cinéma à des « étudiants empêchés ». C'est le terme officiel et poétique pour évoquer les taulards qui préparent une licence.

— Ah, j'ignorais que c'était possible.

— Si, si, ça l'est. Et cette dame m'a appris qu'elle était le professeur de l'ancien terroriste Carlos.

- Mince. C'est du lourd !
- Je ne vous le fais pas dire. Elle était accompagnée de sa petite-fille, une enfant d'une dizaine d'années manifestement surdouée. Même si ma Nico a dix-huit ans, je pense qu'elle emprunte quelque chose à cette fillette gracieuse. Et Nico se prénomme ainsi en hommage à la fatale chanteuse allemande à la voix grave et au visage sculpté, à Lou Reed et...
- Au Velvet Underground.
- C'est ça ! Un détail me plaît et me surprend : j'ai inventé Nico, une écologiste convaincue et active, juste avant que Greta Thunberg n'interpelle pour la première fois nos dirigeants politiques.
- Donc, pour commencer, vous aviez une enseignante, un taulard et la fille de celui-ci ? C'est ça ?
- Exact. Et assez naturellement, j'ai pensé que mon prisonnier s'évaderait en utilisant sa prof et avec la complicité de sa fille. J'ai envisagé de faire de lui un politique, mais ai vite renoncé à m'engluier dans les ornières de l'idéologie. Elles m'ont épuisée pendant les années 70 et collent aux pieds. J'avais envie d'un voyage fluide. Karmia serait donc un braqueur. Je me suis questionnée longtemps, une scène faisait de la résistance : comment dépeindre une évasion de façon réaliste ? Eh bien, Redoine Faïd est arrivé juste à point, en juillet 2018.
- Ha, ha ! Il a eu l'amabilité de vous donner une leçon gratuite en s'enfuyant de la prison de Réau en Seine-et-Marne à bord d'un hélicoptère.
- Oui, la vie a plus d'imagination que les romanciers. Bref, mon personnage, Charles Karmia, s'évade. Mais au lieu de fuir au Brésil avec sa fille et sa fortune en bitcoins, il s'attarde.
- Oui, mais pourquoi ?
- Hé, hé, je sens que vous aimez le réalisme. Vous avez raison. Par besoin de vengeance ? Par nostalgie ? En tout cas, Karmia veut revoir Laurence. Une femme discrète. Qui se tait pour mieux écouter. Elle m'a été inspirée par le portrait dans la presse d'un audionaturaliste travaillant et vivant en Lorraine...
- Votre région natale, je crois.
- Oui. Et je me suis souvenue aussi d'une randonnée que j'avais faite en Islande. Audionaturaliste, c'est un métier sensuel et beau, surtout à l'ère de l'anthropocène où nous faisons subir des horreurs à notre planète...
- Pourtant la seule que nous ayons...
- C'est ça. Laurence écoute les voix des bêtes et de la nature, et rêve d'un instant de silence parfait.
- Il y a un enquêteur, dans tout ça ?
- Oui, mais il est perturbé. Comme l'étaient Maze et Barnier dans mon roman précédent, *Les Infidèles*. Vous l'avez lu ?
- Oui. J'ai bien aimé. C'est vrai que vous lez aviez plongés dans un sacré bazar, vos héros. Une crise existentielle...
- Mes enquêteurs ont toujours été un peu perturbés. C'est comme cela que je les aime et qu'ils m'émeuvent. Dès le départ, avant même l'arrivée de Karmia ou de Nico, j'ai su

que je le nommerais Schrödinger, à cause du chat du même nom, à la fois mort et vivant, et de cette expérience de pensée concernant la mécanique quantique. Vivant dans une famille de scientifiques, je suis sous influence. Le doute, l'observation des faits et de la réalité, l'humilité nécessaire à cette observation me semblent des balises essentielles dans cette période où les réseaux sociaux transforment le monde en un gigantesque café du commerce et où certaines démocraties ressemblent à celle dépeinte dans *Idiocracy*, un film de Mike Judge de 2006.

— Je ne l'ai pas vu.

— Ça peut valoir le coup.

— Dominique, j'ai lu quelque part que vous aimez Haruki Murakami et qu'il vous influençait. Ça a été le cas pour ce dernier roman ?

— Oui, oui, on peut dire que tout ça, c'est aussi la faute de Haruki Murakami et de certains autres. J'avais reçu un choc en lisant au début des années 90, *La Fin des temps*, l'histoire d'un cyberdétective qui existe dans deux dimensions.

— L'une clairement SF, l'autre onirique. Oui, moi aussi j'ai adoré.

— Eh bien, vous voyez pourquoi j'aime injecter une dose de fantastique dans mes histoires. Parfois légère, parfois plus concentrée. Cette fois, la dose est un peu plus concentrée. Mais comme ce qui m'intéresse vraiment est tout de même et avant tout la réalité, cette histoire dans l'histoire d'une amnésique émergeant d'une piscine pour débarquer sur une île étrange est certes onirique, mais pas seulement. Qui est l'Élue ? Au début, je n'en étais pas certaine, et j'ai dû me mettre en quête de son identité. Me glisser dans la peau meurtrie de Schrödinger. Voilà, le chat est à la fois mort et vivant, et cette histoire, comme toutes les histoires, est vraie et fausse à la fois. En tout cas, j'espère qu'elle capture ne serait-ce qu'un atome de la réalité de nos existences.

— C'est plutôt ce que j'attends d'un livre.

— Ça ne m'étonne pas de vous. Du moins, c'est ce que je ressens.

— Vous voulez bien me signer un exemplaire ?

— Non.

— Ah bon... Mais vous êtes pourtant là pour ça...

— En réalité, je suis un peu comme le chat de Schrödinger. Je suis là sans y être, et vous aussi d'ailleurs. Mais c'est ça qui est drôle, non ?

— C'est vrai. En tout cas, je suis content(e) de vous avoir rencontrée pour de vrai. En fait, vous êtes un peu plus, permettez-moi l'expression, *déjantée* que ce que je croyais.

— Pas faux.

— Ça a été un plaisir.

— Plaisir partagé. Et... rendez-vous dans la vraie vie.

— Je peux vous prendre en photo ?

— Bien sûr. Mais je ne vous garantis pas le résultat.